

20 fr. le numéro

Abonnement :

1 an : 200 fr.

1<sup>er</sup> JUIN 1953

# Après l'boulot

Cahier mensuel de littérature ouvrière — N° 1

Par notre invité d'honneur :

**Henry POULAILLE**

**APRES L'BOULOT !** Pour savoir ce que peuvent signifier ces mots, il faut savoir ce que c'est que le boulot, et bien entendu, ne le peuvent savoir que ceux qui sont dans le bain, dans la ronde infernale du labeur dominé. Travail d'atelier, des champs ou d'usine ou ailleurs, non sous l'œil de Dieu mais du patron, en salarié, dans l'inquiétude perpétuelle du lendemain. On sourira sans doute. Tant pis ! Le titre est bon. Il est symbolique. Je ne sais si LIME y a songé. Mais il est exact que la vie du prolo, sa vie à lui, ne réside que dans les quelques heures de loisir, qui sont le *no-man's land* entre le travail et le sommeil qui permet à l'ouvrier d'être de nouveau au boulot le lendemain.

A peine une journée et demie par semaine pour les plus costauds.

Dans la vie de l'ouvrier qui réfléchit — il en est, quoiqu'on dise — ces quelques heures sont sa seule fortune. Libre, chez lui, auprès des siens, sous la clarté de la lampe, car la lumière du jour appartient au patron, il respire. Il y a bien des petits tracas, de menus travaux, mais acceptés ; ils sont pour soi, en toute gratuité, sans contrainte. Ces quelques heures sont d'un prix inestimable. Il y a bien la *fatigue qui reste du labeur*, sur laquelle insistait justement Lucien Bourgeois qui savait ce dont il parlait, mais on la sent sans la vouloir voir. Le temps passe trop vite et il ne faut pas s'attarder à s'attendrir.

Après le boulot, c'est la soupe, les leçons du gosse à faire apprendre, les devoirs à surveiller, le bavardage avec sa compagnie et le contact avec le bouquin, ou la page à écrire si l'on y a pris goût, ou l'esquisse à tracer si l'on dessine. Minutes de plénitude précieuses, où l'on est face à face avec soi-même.

C'est à cela que pensait LIME prenant son titre. La seule supériorité de l'homme sur l'animal est là, qu'il peut se mettre face à lui-même. Hélas, il n'en use guère car la vie serait autre alors. LIME est par contre de ceux qui ont cette préoccupation ; elle est même chez lui une sorte de hantise. Etre face à face avec soi. Méditer, se poser des questions. Tâcher d'y répondre. Non pas par goût de s'analyser — c'est chez lui moins mécanique que physique. L'homme doit se réaliser pour soi, en soi. Qu'on appelle cela contrôle, si l'on veut ou prise de température. Mais se réaliser n'est effectif que si l'on aide les copains à se réaliser. Et ce sont les conversations, les discussions avec eux. Les bourgeois, les esthètes, ont leurs clubs, leurs « jours », les intellectuels, les artistes, leurs salons, les cafés.

L'ouvrier a ses quelques heures d'après le boulot comme oasis. Il a, dis-je — ce n'est plus exact — il avait serait plus juste. La T.S.F. est venue qui a

peuplé l'oasis de perroquets. Plus que jamais le tête-à-tête avec soi-même est difficile. Le voisin fait gueuler sa radio s'il ne gueule pas lui-même.

Et c'est l'oasis de ces heures qu'il faut préserver, conserver. Elles sont trop importantes pour être gaspillées. Et tout concourt à les faire s'éparpiller, se perdre. Outre la T.S.F., acceptée ou supportée, il y a les tentations, le livre le film, le théâtre, les expositions, etc... Et plus l'homme est avide, plus il risque, plus il a soif, plus il doit prendre garde à la dilapidation des minutes.

C'est à ses camarades comme lui, avides de vivre, que LIME s'adresse.

Vous aimez les livres, la musique, les tableaux, le cinéma. Veillez à ne pas vous faire couillonner, faites gaffe ! On ne peut pas tout lire, tout voir, tout entendre. Notre temps est compté, à nous plus qu'aux autres. Nous devons donc choisir. C'est la ligne de conduite à suivre si l'on veut être rassasié sans s'étouffer, et savourer les plaisirs dont on a le désir et le droit.

La vie est courte et tout est encombré. Sélectionner est moins un but qu'un moyen, une méthode. On n'a que deux yeux, une bouche, un estomac, deux bras.

Et seulement quelque chose comme trente heures par semaine le droit au surplus de la vie, le surplus de l'après le boulot.

Et LIME qui est curieux et doué d'esprit critique s'est dit : je sais le prix de ces instants et je veux aider les copains à profiter de leur mieux de cette halte dans le tourbillon qui veut que nous perdions notre vie à la gagner. Je parlerai des bouquins que j'ai lus, des films que je verrai, des expositions où j'irai, des concerts que j'entendrai. Et les copains qui viendront m'aider à ce travail de déblayage et d'éducation seront chez eux avec moi.

Quatre pages, c'est peu. C'est assez. On ne fera pas de littérature. « Après l'boulot » ce sera une manière de mémorial sans prétention. Entre copains, une table, quelques chaises et la liberté.

L'initiative est intéressante. A la portée de qui lu voudra imiter. Ces pages imprimées pourraient être dactylographiées ou même manuscrites pour circuler. Il serait souhaitable que le geste de LIME inspirât à d'autres l'idée de faire comme lui. Si dans tous les coins de la France des ouvriers faisaient des cahiers de ce genre, où ils consigneraient leurs lectures, leurs expériences, cela acquerrait vite une importance considérable. Cela mettrait en garde leurs lecteurs contre la littérature des oisifs et des bavards, contre les faux artistes, les spectacles inutiles et le bluff dont sur tous les plans ils sont les victimes. L'école du libre arbitre naîtrait, sans maîtres ni contremaîtres. Et il en découlerait une heureuse économie des heures irremplaçables d'après le boulot. H.P.

# 40.000 ANS

## D'ART MODERNE ?

### Polope, tu repasseras !

par Maurice LIME.

La belle exposition d'art préhistorique à laquelle avaient collaboré les étudiants des Beaux-Arts avait un titre bien tendancieux : 40.000 ans d'Art moderne.

Art moderne est devenu synonyme d'art abstrait. Avec un tel titre on avait l'impression que les pontifes de l'art actuel cherchaient par ce biais, tout comme des parvenus anoblis, à se donner des ancêtres.

— Voyez-vous, semblaient-ils dire, nous ne sommes pas si fous que ça; nous remontons aux sources de l'art éternel. L'homme des cavernes déjà avait des peintures et les sculptures qui ressemblaient aux nôtres.

Manque de pot, rien dans cette exposition, si l'on excepte des essais d'écriture, n'était abstrait.

Tout y était concret, puisé directement dans la vie quotidienne de ces peuples.

Un petit garçon qui me précédait dans le couloir des bisons reconstitué avec du staff, s'exclama sur les beaux taureaux du plafond et plus loin sa maman pouvait lui expliquer, comme si elle y avait participé, la chasse à l'autruche et la belle pêche, dessinée noir sur jaune, dans une composition hallucinante de vérité. Combien le pouvoir évocateur de ces fresques devait être plus formidable encore pour les hommes, les femmes et les enfants de ce temps-là.

Bien sûr, les sorcières ne devaient pas manquer non plus, qui, avec des signes cabalistiques cherchaient à impressionner un auditoire naïf. Mais au moins leurs représentations avaient un sens symbolique ou mythique. Alors que les singeries de nos artistes abstraits n'ont de sens ni pour les primitifs qu'ils imitent, ni pour nous dont ils réclament l'admiration.

Les jeunes bourgeois qui se consacrent à cet art manquent de chaleur humaine pour trouver l'inspiration chez le peuple, qu'ils méprisent et craignent à la fois.

D'autre part ils ne veulent pas, ou n'osent pas, exprimer les sentiments réels de leur classe, sachant bien que cela leur attirerait la haine du peuple et le mépris des gens réellement cultivés.

Défendre la cause du peuple, sans s'enrôler dans un parti, c'est la misère.

Alors se sentant coupables eux aussi de la barbarie technicienne contre laquelle ils ne font rien, ces artistes se réfugient dans la folie calculée et confortable de leurs œuvres.

Picasso, que le prolo n'aime pas, a beau amasser des millions, il a été incapable d'exprimer la bourgeoisie, incapable d'exprimer le prolétariat et incapable, l'histoire du fameux portrait le prouve, d'exprimer les nouveaux messieurs : les Technocrates.

Il n'a su exprimer que son incapacité d'expri-

mer quoi que ce soit. C'est en somme l'échec complet.

Alors que 40.000 ans après, on est encore saisi d'admiration devant certaines œuvres contant la vie et les luttes de l'homme des cavernes. Il est vrai que leur « boulot » était plus beau que le nôtre. C'est la condamnation de la civilisation actuelle.

M.L.

### Les beaux dimanches de l'ouvrier parisien "arrivé" !

Comme les autres, je pars dans la bagnole du copain, au muguet.

On réussit à se faufiler dans la chenille qui passe sur la route.

Soleil, jeune verdure entrevue à travers la glace. Le moteur ronronne, le copain aussi :

— Alors, vieille cloche, t'es pas mieux là que dans le train ?

La chenille avance en accordéon.

— Qu'est-ce qu'ils foutent devant; ça n'avance pas. Pourvu qu'ils nous laissent du muguet.

Enfin les bois : barbelés; défense d'entrer; chasse gardée. Voici un chemin avec d'autres voitures arrêtées. Mettons-nous là, on sera bien.

On fonce sur le muguet qui reste. N'allons pas trop loin, il faut jeter un coup d'œil sur la « chiotte ».

« A la croûte », on s'assoit près de la guimbarde parfumée à l'essence. Conversation : Peugeot, rodage, Citroën, accidents, 4 chevaux...

Les brins de muguet ne peuvent y résister : ils se fanent.

Merde! La flotte! Branle-bas, tout le monde en voiture.

— Pas marrant avec la poussière qui va coller, il va falloir que je me tape le nettoyage en rentrant.

— Oh! toi, pour ta bagnole t'as pas la rame; t'en ferais pas autant pour faire le ménage.

— Ta ..., poupée jolie; on rentre en vitesse. Je tiens pas à me faire arracher une aile dans la cohue.

On se raccroche à la chenille qui marche en sens inverse.

Deux heures après nos vingt kilomètres étaient abattus.

A l'arrivée, un beau soleil nous nargue.

— Alors! p'tit Jules, tu viens avec nous dimanche prochain à Montlhéry.

Louis, l'ébène du Faubourg.

### GRAND CONCOURS LITTÉRAIRE doté d'aucun prix

Citez-nous trois chefs-d'œuvres, écrits, depuis que la bourgeoisie existe, par des bourgeois exerçant leur métier de bourgeois, banquiers, patrons d'usine, grand commerçant, etc... et non par des amateurs professionnels, capables de rivaliser avec « Marie-Claire », l'œuvre de la petite courtière Marie Audoux.

La meilleure réponse sera publiée.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE OUVRIÈRE <sup>(1)</sup>

(du Moyen-Age à nos jours)

par Michel RAGON

Il y a une vingtaine d'années, j'avais lu de nombreux ouvrages d'auteurs apparentés aux milieux révolutionnaires, mais par contre pas un seul livre écrit par un ouvrier.

Ce fut Henry Poulaille qui, avec *Nouvel Age Littéraire*, me fit découvrir des dizaines d'ouvrages composés par des manuels.

Dans son livre, Ragon met en relief l'effort de ces hommes qui, après le travail, consacrent leurs veillées, leurs jours de loisirs, voire leurs dimanches, à construire à force de persévérance une œuvre malhabile souvent, talentueuse parfois, irremplaçable en tout cas quant au document qu'elle apporte sur la classe laborieuse.

Félicitons-le d'être demeuré objectif, d'avoir évité l'écueil de la politique partisane, d'avoir fait faire ses préférences, ce qui eut déséquilibré son travail.

Résumer ce livre qui représente une somme de recherches serait trop long. Disons que les jongleurs-ménestrels, la littérature de colportage, les chansons compagnonniques y trouvent place avant que nous en arrivions au menuisier poète Adam Billaut, qui au XVII<sup>e</sup> siècle chanta son métier.

Les mouvements sociaux et idéalistes de 1830 à 1848 ne furent pas étrangers à l'éclosion d'une pléiade de poètes ouvriers qui, profitant de l'instruction qui leur était accordée, publièrent des recueils de poèmes malheureusement trop influencés par les grands romantiques. Le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle devait, par contre, voir s'affirmer deux prosateurs : A. Perdiguier et M. Nanaud, dont les mémoires sur leur métier, leur vie sociale sont encore souvent consultés de nos jours.

Il fallut attendre ensuite le commencement de notre siècle pour que de vrais écrivains ouvriers se manifestent en apportant dans la littérature française d'authentiques personnages du peuple. Ce furent, entre autres, le paysan E. Guillaumin, la couturière Marguerite Audoux, le manoeuvre L. Bourgeois.

Henry Poulaille, auteur de « Le pain quotidien », fut le grand animateur des lettres ouvrières françaises durant les années 1927 à 1939, tant par les revues qu'il dirigea où les auteurs prolétaires eurent une place de choix que par les nombreux manuscrits qu'il fit remanier et éditer.

Relevons au hasard dans le livre de Ragon les noms de Francis André, poète paysan belge de grand talent; Constant Malva, dont on ne peut lire les pages sur la mine sans être ému; Maurice Lime, le métallo, qui, dans *Les belles journées* a fait revivre avec force le grand courant d'enthousiasme qui anima la classe ouvrière en 1936; Georges Navel, l'apiculteur, que *Travaux* fit connaître du grand public; B. Cacerès, charpentier-menuisier, dont certaines scènes de chantiers sont fort bien venues; Jean Robinet, qui, avec *Compagnons de labour*, donne de grandes espérances.

Mais à quoi bon cette énumération puisque ceux qui liront ces lignes (travailleurs ou sympathisants avec la classe ouvrière) se devront de lire attentivement cette *histoire de la littérature ouvrière*, qui est l'histoire de leurs ascendants et la leur. En cours de lecture, je suis persuadé qu'ils prendront des notes et par la suite se constitueront un rayon de littérature ouvrière dans leur bibliothèque.

A ceux-ci, je me permets de donner rendez-vous dans quelques années, certains à l'avance qu'ils me tendront la main en disant : tu avais raison, Bonnet, nous n'avons pas perdu notre temps.

René BONNET.

(1) Les Éditions Ouvrières. Préface d'Edouard Daléans.

Dans nos prochains numéros nous vous présenterons des écrivains ouvriers ou paysans.

LES LIVRES DES AUTRES par le Cisailleur

L'AMOUR DE RIEN

par Jacques PERRY. (édit. Julliard).

C'est l'histoire, en long et en large, d'un neurasthénique qui cherche un suicide original, écrite par un auteur qui ne se suicide pas. Si déjà il

n'aime rien, il ne doit pas non plus aimer son livre. Alors là nous l'approuvons pleinement.

TOUCHEZ PAS AU GRISBY

par SIMONIN. (édit. Gallimard).

Faux romantisme des « durs » dont les femmes se font baiser par tout le monde, et qui pour améliorer l'ordinaire font une « casse » qu'ils se disputent ensuite comme des chiens galeux un os à

ronger. Livre dans lequel s'étale le mépris haineux de ces bourgeois empêchés, pour le peuple travailleur, les « boulots » comme il nous nomment!

## Compte rendu non sténographié de la première réunion

Notre amie Antoinette est prof de l'Enseignement public, laïque et obligatoire. Quand elle nous a demandé de collaborer à une revue dont elle est la directrice-gérante-rédactrice-en-chef, voici à peu près le dialogue qui s'est tenu entre nous :

LOUIS, L'ÉBÉNO DU FAUBOURG. — Une revue prolétarienne? Mais tu n'as jamais gratté chez Renault.

A. — Mais ce n'est pas non plus moi qui écrirai — j'en suis d'ailleurs bien incapable — c'est vous les écrivains de l'atelier qui vous exprimerez en toute liberté. Moi, je me charge simplement du travail matériel ingrat que vous n'avez pas le temps de faire.

RENÉ, LE CHARPENTIER. — Mais alors, qu'est-ce que ta revue a de particulier par rapport à celles où se rencontrent déjà intellectuels et manuels?

A. — Chez nous les prolos sont rois et peuvent inviter des intellectuels; alors qu'ailleurs on condescend à les inviter. En plus du travail de directrice, de correction des fautes d'orthographe dans la mesure où je saurai comment écrire les expressions populaires, la plus importante de mes fonctions sera celle de garçon de courses!

MAURICE, LE MÉTALLO. — En somme, tu joues la petite sœur des pauvres de la littérature prolétarienne.

A. — Pas du tout, j'y trouve mon plaisir...

FERDINAND, LE BOUQUINISTE (venu en curieux). — Drôle de passion... (il ricane).

## MŒURS D'ÉDITEURS

Les écrivains paysans ne sont guère mieux lotis que les écrivains ouvriers. Voici la lettre que notre ami René Bonnet a reçue de Jean Robinet, auteur paysan :

« ... J'ai un manuscrit, composé à mon retour de captivité, que je peux dire écrit avec mon cœur. Je le préfère peut-être à *Compagnons de Labour* que chez ... ils ont situé, dans le rapport de leurs lecteurs, au-dessus des œuvres de Giono et au niveau de celles de Ramuz. On m'avait d'abord promis de l'éditer, puis on me demanda d'y mettre une intrigue amoureuse ou autre; et devant mon refus — c'est impossible — la maison me proposa de l'y faire mettre par un de ses collaborateurs. Quel culot! Je les ai envoyés promener... »

## ECRIVEZ, ECRIVEZ...

Envoyez-nous de courts articles ou des poèmes sur la vie prolétarienne, vos critiques, vos suggestions. Écrivez bien lisiblement.

Ne vous vexez pas s'ils ne sont pas publiés. Jamais vous ne recevrez de réponse. Mais soyez certains qu'ils nous aideront à voir clair, et que nous vous en serons reconnaissants.

## LE CINÉ

### Le plus grand chapiteau...

Pitreseries et haute voltige en technicolor.

### Les Neiges du Kilimandjaro.

Un écrivain cherche la « Vérité Humaine » en... filmant des hippopotames!

### Victoire sur l'Annapurna.

Que d'héroïsme gaspillé.

### Un Caprice de Caroline!

Les nénés de cette « occupante » ne valent pas ceux de « Lolo », mais par contre elle sait montrer avec discrétion de belles petites miches.

## L'ÉDUCATION OUVRIÈRE

Dans un tas de congrès et de journées d'études fréquentés par des intellectuels bien intentionnés la tarte à la crème c'est : l'éducation ouvrière.

Tout le monde applaudit, l'orateur a très bien parlé.

Mais tant qu'à faire je préférerais que l'on commence enfin par faire l'ÉDUCATION BOURGEOISE.

Car si quelqu'un se conduit mal à ce fameux « festin de la vie », travaille des coudes et bouffe la part des autres, ce n'est quand même pas l'ouvrier!

*Le grand naïf.*

Cette revue n'est « payée » ni par les RUSSES ni par les AMÉRICAINS.

Les frais d'édition du premier numéro ont été couverts par la vente des lettres de GIDE dont M. L. a voulu se défaire.

*Ensuite c'est à vous de jouer!*

Adressez les abonnements (200 frs) et versements de soutien à :

*Cahier mensuel de littérature ouvrière : Après l'boulot*, compte chèque postal : Paris 988-407.

Adressez la correspondance à :

*Cahier mensuel de littérature ouvrière : Après l'boulot*, 108 avenue de Wagram, boîte postale 27, Paris-XVII<sup>e</sup>.

Nous remercions les rédactions de la R.P. et de Contact d'avoir bien voulu encarter notre premier numéro.

Ensuite seuls nos abonnés continueront à recevoir notre revue.

Les organisations syndicales et camarades isolés pourront recevoir gracieusement à titre de propagande autant de N° 1 qu'ils le désirent jusqu'à épuisement du tirage.